263

CATHERINE BOULIANE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

MADAME C*** DE T***

PARIS
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
1865

Yth.
2775

CATHERINE BOULIANE

COMÉDIE

Y
Yth
2775

C.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

CATHERINE BOULIANE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

MADAME C*** DE T***

PARIS

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1865

Tous droits réservés

PERSONNAGES

DAVID RIGAUD, marchand drapier.

JULLIEN, intendant de la maison de M. le Gouverneur.

LE CHEVALIER D'AUBIGNAN, officier de chevau-légers.

LA MARQUISE.

DIANE, sa fille.

CATHERINE BOULIANE.

Deux jeunes Garçons, Commis de M. David Rigaud.

La scène se passe dans l'hôtel de M. le Gouverneur de la ville et château de Crest, en Dauphiné, en 1660.

CATHERINE BOULIANE

Une galerie richement ornée dans l'hôtel de M. le Gouverneur. — Grande porte au fond donnant sur une antichambre qui ouvre sur le jardin. — Deux grandes portes latérales qui restent toujours ouvertes. — Portières, tentures et rideaux en tapisseries de verdure de Flandre, aux armes de la maison. — Portraits de famille en pied dans les panneaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, CATHERINE.

Diane, assise, dessine et fait le portrait de Catherine, qui pose devant elle en costume de paysanne.

DIANE.

En vérité, ma chère Catherine, je crois que ton portrait sera très-ressemblant... Tu es bien là, telle que je te vis pour la première fois, avec ce costume de bergère que tu portais au milieu de tes montagnes... Oh! ce portrait ne me quittera jamais; je n'oublie pas que tu m'as sauvé la vie ce jour où, dans une de nos excursions à la vallée de Quint, mon cheval, effrayé par les aboiements de ton chien, m'emportait furieux vers un précipice... Qu'allais-je devenir sans toi? J'étais perdue si tu ne t'étais pas jetée à la tête de mon cheval pour l'arrêter, au risque d'être foulée à ses pieds, et brisée peut-être.

CATHERINE.

Tout mon sang s'était glacé à la vue de ce cheval en fureur ; quelques pas plus loin, il pouvait vous précipiter sur les rochers à pic des gorges d'Omblèze ; je sentais que mes forces allaient m'abandonner et qu'il me serait peut-être impossible de vous arracher à cet affreux danger. Heureusement...

DIANE.

Grâce à ton courage et à ta présence d'esprit, j'en fus quitte pour une simple chute, dont il ne restait plus de traces après quelques jours de repos passés dans la maison de ton père, entourée des soins les plus prévenants, les plus dévoués. Comme tes sœurs s'empressaient de satisfaire à mes moindres désirs ! et toi, attentive et silencieuse auprès de mon lit, tu le couvrais des plus jolies fleurs que tu pouvais trouver dans tes montagnes. Compte sur ma reconnaissance, Catherine.

CATHERINE.

Vous me comblez, mademoiselle. Comment pourrai-je assez vous remercier de toutes les bontés que vous avez pour moi ? Car depuis bientôt six mois je vis auprès de vous, dans cet hôtel... Vous m'y faites donner l'instruction qui me manquait ; bientôt je serai presque savante, et c'est à vous que je devrai tout cela...

DIANE.

Avoue-le-moi, Catherine, ce changement d'existence ne te cause-t-il pas quelques regrets? Te rappelles-tu comme tu étais gaie en arrivant dans cette ville, comme tu étais curieuse de tout voir, de tout connaître? Et maintenant, il y a des moments où je te surprends rêveuse, presque triste .. Tu n'étais pas ainsi dans ta chaumière d'Omblèze .. Pour que ton portrait te ressemble, je suis obligée de lui donner une expression de langueur que tu n'avais pas alors... Tu n'es pas souffrante, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oh! mademoiselle, comment pouvez-vous croire que je ne sois pas heureuse !

DIANE.

Ton père, qui avait promis de venir te voir, n'est pas encore venu. C'est peut-être ce qui te chagrine ; eh bien, mais j'ai une idée qui ne te déplaira pas, je pense : si nous allions le visiter dans sa chaumière ? Je demanderai à ma mère de me laisser faire ce petit voyage avec toi ; nous emmènerions Jullien, qui porterait à maître Pierre quelques bouteilles du vin le plus vieux de la cave, et nous, nous lui offririons un panier tout rempli de friandises. Veux-tu ?

CATHERINE, souriant.

Mais ce voyage est-il bien possible en ce moment ?

DIANE.

C'est vrai, je suis folle d'y penser. Que dirait mon cousin le chevalier, s'il savait qu'au lieu de m'occuper des préparatifs de mon mariage, je songe à le laisser seul ici en tête à tête avec ma mère ? Il aurait bien le droit de se fâcher, et puis il sera peut-être bientôt question pour moi d'un voyage beaucoup plus long que celui que je te proposais de faire. Sais-tu que le chevalier veut m'emmener à Paris après notre mariage, pour m'y présenter à ceux de ses parents qui sont à la cour ?... Il faudra que tu viennes à Paris avec moi, Catherine ; oh ! je ne partirai pas sans toi, c'est impossible.

CATHERINE.

Que ferais-je à Paris, moi, une simple paysanne ? Je retournerai auprès de mon père... Je vous écrirai, mademoiselle, car maintenant je sais écrire.

DIANE.

Tu refuserais de venir avec moi ! Oh ! non, tu ne me feras pas ce chagrin.

CATHERINE, embarrassée.

Mais... il le faut...

DIANE.

Et pourquoi le faut-il ?... Tu dis cela avec un accent qui me fait

mal. Tu me caches quelque chose, Catherine ; la tristesse qui couvre tes traits n'est pas naturelle. Sois confiante, je t'en prie ; dis-moi ce qui te chagrine...

CATHERINE, avec un soupir.

Je ne le puis... Vous ne me comprendriez pas, vous qui êtes heureuse et qui le serez toujours.

DIANE.

Ne dis pas cela, Catherine, cela me porterait malheur... Qui peut se dire heureux ici-bas, et qui peut espérer de l'être toujours ? Je ne me fais point illusion : je sais, en me mariant, toutes les épreuves qui m'attendent dans le monde. J'ai eu quelquefois la pensée de le fuir, ce monde où je vais entrer : une de mes sœurs est depuis deux ans religieuse au couvent de Sainte-Colombe, « deux années de bonheur, » nous disait-elle la dernière fois que nous l'y avons vue ; quelque chose me dit que je ferais bien de la suivre dans cette retraite ; aussi n'est-ce qu'après avoir bien lutté contre moi-même que je me suis décidée à me marier : j'ai encore des moments d'hésitation, d'inquiétude, de trouble ; crois-tu, maintenant, que je sois plus heureuse que toi ?

LA MARQUISE, entrant par la porte de gauche et se retournant pour parler à Jullien.

Jullien, prévenez M. Rigaud que je vais le recevoir dans cette galerie.

DIANE, se levant.

Ah ! voici ma mère.

SCÈNE II

LA MARQUISE, DIANE, CATHERINE.

LA MARQUISE.

Tu travailles toujours, ma chère Diane, mais je vois avec plaisir que tes efforts vont être couronnés de succès... Ton portrait est

vraiment charmant... Catherine, tu poses bien, mon enfant, mais tu es un peu sérieuse. (On entend du bruit dans l'antichambre, un laquais ouvre la porte du fond.) Ah! voici M. David Rigaud qui m'apporte des étoffes à choisir pour l'appartement que je te destine, Diane; il faut que tu me fasses connaître ton goût et que tu m'aides dans ce choix.

SCÈNE III

LES MÊMES, JULLIEN, DAVID RIGAUD, DEUX COMMIS.

Jullien introduit M. Rigaud et ses deux commis, qui, sur son ordre, déploient des pièces d'étoffes et les étendent sur les meubles.

JULLIEN.

Madame la marquise, voici M. Rigaud qui apporte les plus belles soieries de son magasin.

LA MARQUISE.

Voyons donc toutes ces merveilles.

DAVID RIGAUD, après plusieurs saluts.

Assurément, madame la marquise, je serais indigne de l'honneur de fournir votre maison, si je ne présentais à votre choix que des étoffes ordinaires que j'ai dans mon magasin, aussi ai-je été moi-même à Lyon chercher les plus belles soieries que j'aie pu y trouver; je serai heureux si elles peuvent vous plaire. (S'approchant de Diane.) Mademoiselle Diane, veuillez me permettre de vous offrir mes plus respectueux hommages. Quel talent vous avez! Ce portrait est frappant. Catherine, il faut que tu pries mademoiselle de t'en faire une copie que nous donnerons à ton père, mon excellent ami : maître Pierre serait bien heureux de posséder un si doux souvenir. Si je l'osais, mademoiselle, je me joindrais à sa fille pour vous demander cette faveur.

DIANE.

Je vous l'accorde, monsieur Rigaud; je ferai avec grand plaisir cette copie pour maître Pierre.

DAVID RIGAUD.

Veuillez, mademoiselle, accepter d'avance tous mes remercîments pour lui.

DIANE, à Catherine.

Cette séance a été longue : tu dois être un peu fatiguée. Veux-tu aller te reposer dans ta chambre? J'irai t'y chercher dans quelque temps pour aller faire une promenade avec toi. (Diane conduit Catherine à la porte de droite et l'embrasse; Catherine sort. Jullien est sorti à peu près au milieu de la scène, après avoir donné quelques conseils aux commis de M. David Rigaud pour l'exposition des étoffes.)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, DIANE, DAVID RIGAUD, LES DEUX COMMIS.

LA MARQUISE, examinant les pièces d'étoffes.

Voilà bien les plus belles tentures que l'on puisse voir : un choix est difficile à faire parmi ces soieries plus belles et plus riches les unes que les autres. Guidez-nous un peu, monsieur Rigaud. Cette satinade jaune est admirable, cependant je crois que je lui préférerais cette tapisserie de Bergame que voici.

DAVID RIGAUD.

Si vous me permettez d'émettre mon avis, madame la marquise, je crois en effet que la tapisserie de Bergame conviendrait bien pour un sofa. — Le lit devrait être un lit à la duchesse en damas, avec pentes et soubassements garnis d'un galon d'argent. Je conseillerais de mettre des portières en tapisserie de verdure de Flandre, aux armes de la maison. — Les fauteuils et les chaises à la Dauphine seraient garnis d'une tapisserie en point de Hongrie.

LA MARQUISE.

L'ameublement que vous nous proposez me semble du meilleur goût ; je ne saurais donc faire mieux que de m'en rapporter en-

tièrement à vous. Veuillez, je vous prie, écrire le plus tôt possible à Lyon, pour qu'on vous envoie en quantités suffisantes les soieries dont nous aurons besoin.

DAVID RIGAUD.

Justement j'ai à écrire aujourd'hui à Claude la Rivière, mon éditeur; il se chargera de transmettre mes ordres à mon fabricant de soieries, qui est son plus proche voisin dans la rue Mercière.

LA MARQUISE, prenant un volume sur la table.

Voici le dernier recueil de vos poésies que vient de publier votre éditeur; vous m'en avez fait hommage et je n'ai pas pu encore vous en remercier... En le parcourant tout à l'heure, je me demandais comment vous pouviez trouver le temps, étant fort occupé de votre négoce, de rimer sur tant de sujets divers. Il ne se passe pas à Crest le plus petit événement qu'aussitôt vous ne preniez la plume pour le célébrer. Savez-vous que votre poëme de la Cigale est bien, comme l'annonce son titre, aussi merveilleux dans ses conceptions que dans sa suite *. Vraiment vos poésies sont charmantes, et je m'associe de grand cœur aux éloges que vous donne au commencement de ce volume M. le vice-sénéchal.

DAVID RIGAUD.

M. le vice-sénéchal, j'en suis confus, a traité ma muse avec bien de l'indulgence.

LA MARQUISE.

Je suis d'avis que vous n'avez besoin d'aucune indulgence. Du

---

* 1351. Recueil des oeuvres poëtiques du sieur David Rigaud, marchant de la ville de Crest en Dauphiné, avec le poëme de la Cigale, autant merveilleux en ses conceptions qu'en la suite. *A Lyon, chez Claude de la Rivière*, 1653; pet. in-8, mar. r. fil. comp. tr. d. (*Koehler*).

Le recueil de David Rigaud est un des volumes les plus rares de la bibliothèque dauphinoise.

Joli exemplaire de Ch. Nodier. (Extrait du catalogue de vente des livres de M. Solar (déc. 1860).

reste, voici ces vers qui vous sont adressés; en les lisant, nous pourrons juger si les éloges de votre admirateur sont exagérés. (Elle lit.)

AU SIEUR RIGAUD, FAVORI DES MUSES.

Riche marchand de poésie *,
Qui traffiques avec Phébus,
Et n'y souffres point de rebus,
Non plus qu'en étoffe choisie,
Que je prends plaisir de te voir!
D'une main dessus ton comptoir,
Distribuer avec la plume
Des vers dignes d'un Appollon,
De l'autre, selon ta coutume,
Auner taffetas et gallon.

Comme c'est naturellement dit! Vous êtes marchand et vous vendez de belles étoffes; vous êtes poëte et vous faites de jolis vers; vous ne souffrez pas de rebuts pas plus pour les vers que pour les soieries; c'est admirablement pensé. Vous méritez assurément tous ces éloges, monsieur Rigaud, mais permettez-moi de vous dire que votre imagination poétique vous emporte quelquefois trop loin. Je trouve, par exemple, les vers que vous avez faits sur mon mariage et sur mon arrivée dans votre ville, bien pompeux. (Elle lit.)

Madame, vous serez la plus que bienvenue **.

DAVID RIGAUD continuant avec emphase.

Nous allons à l'ennui pour vous bien recevoir.
La noble extraction dont vous êtes issue
Anime nos esprits du désir de vous voir.

---

* *Œuvres poétiques* de David Rigaud, page 1.

** Page 113, à madame de....., gouvernante de Crest, sur sa première arrivée et sur son mariage.

On a basti ce lieu pour vous loger, madame ;
Il est très-régulier et fort beau par effect ;
Si vous entrez dedans vous le rendez parfait,
Mais en restant dehors, ce n'est qu'un corps sans âme.

Plus je le vois de près et plus je le descouvre,
Tant pour la nouveauté que pour l'ameublement...

(La marquise et Diane rient aux éclats.)

DIANE.

Oh ! comme ameublement est délicieusement trouvé !

LA MARQUISE.

Ameublement ! (Elle rit.) *ameublement*, ah ! ah ! Mais voyez donc ces fauteuils, ces rideaux, fournis par M. Rigaud et chantés dans ses vers ; n'est-ce pas que c'est admirable ?... Au moins la poésie vous sert à quelque chose ; il y a si peu de poëtes qui puissent en dire autant !

DAVID RIGAUD, souriant.

Vous comprenez, mesdames, que si j'ai mis ici le mot ameublement, c'est uniquement à cause de la rime... Je reprends :

Plus je le vois de près et plus je le descouvre,
Tant pour la nouveauté que pour l'ameublement,
Et jardin et fontaine avec le bastiment,
Égaler à peu près les merveilles du Louvre.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien, monsieur le poëte, que j'avais raison de dire que vous êtes trop pompeux dans vos descriptions. — Comparer mon hôtel au palais du Louvre ! y pensez-vous ? Mais c'est peut-être encore pour la rime.

SCÈNE V

LA MARQUISE, DIANE, DAVID RIGAUD, JULLIEN, LES COMMIS.

JULLIEN, entrant par la porte du fond.

Madame la marquise, on m'informe que le courrier des dépêches vient d'arriver dans la ville.

LA MARQUISE.

J'attends plusieurs lettres ; veillez, mon bon Jullien, à ce qu'elles me soient remises aussitôt qu'elles seront apportées à l'hôtel. J'espère, monsieur Rigaud, que dans quelques jours vous pourrez m'envoyer les meubles que je vous ai commandés.

DAVID RIGAUD.

Soyez sûre, madame la marquise, que rien ne sera négligé pour vous satisfaire, je suis tout à vos ordres. (Il sort suivi de ses commis, qui emportent les étoffes. Diane et la marquise se dirigent vers la porte de gauche ; un laquais entre par la porte du fond au moment où la marquise va sortir, et lui présente, sur un plateau, des lettres qu'elle prend.)

SCÈNE VI

JULLIEN, seul.

Monsieur le chevalier m'a fait demander... dans quel but? .. Que peut-il avoir à me dire de nouveau?... Il m'a déjà fait ses confidences... et je juge qu'au point où en est sa folie, c'est bien plutôt d'un médecin que de moi qu'il aurait besoin. (Allant prendre le portrait pour le porter dans un coin de la galerie, et le regardant.) Pauvre Catherine! c'est bien elle... une petite bergère bien simple ; et voilà, c'est cet air de candeur et d'innocence qui a ensorcelé le chevalier, un officier qui est prêt à déposer à ses pieds son épée

et son cœur. Oh! de mon temps, ces choses-là ne se voyaient guère, mais à présent il paraît... (Il s'arrête en apercevant le chevalier qui entr'ouvre la porte du fond avec précaution.)

SCÈNE VII

JULLIEN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à mi-voix.

Jullien, es-tu seul? Je te cherchais.

JULLIEN.

Monsieur le chevalier, j'allais avoir l'honneur de me rendre à vos ordres.

LE CHEVALIER, très-agité.

Jullien, il me faut un cheval.

JULLIEN.

Tout de suite?

LE CHEVALIER.

A l'instant même. Rends-moi le plus signalé des services que tu puisses me rendre, et ma reconnaissance...

JULLIEN.

Un cheval, un cheval... c'est facile à dire. Quelle promenade veut donc faire monsieur le chevalier? Pourrait-on le demander sans être trop indiscret?

LE CHEVALIER.

Ah! une promenade... Mais, malheureux, tu sais bien qu'il faut que je parte d'ici le plus tôt possible... Je ne respire plus dans cet hôtel, j'y étouffe... je suffoque...

JULLIEN.

Et où irez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien, mais l'important, c'est que je parte sans retard.

JULLIEN, à part.

Voilà bien des propos incohérents : sa folie le reprend. (Haut.) Monsieur le chevalier, raisonnons un peu... Il n'y a pas de cheval dont je puisse disposer dans l'écurie. M. le gouverneur a emmené trois chevaux avec lui dans son voyage à Grenoble, où il est en ce moment; nous avons bien encore une jument, mais elle est malade, elle est même très-malade... Quant au cinquième cheval de M. le gouverneur, il revient de la forge ; cette pauvre bête est à jeun, et elle est habituée à avoir tout ce qui lui faut... Vous n'auriez pas l'âme assez dure ..

LE CHEVALIER.

Mais je t'en prie, Jullien, va chercher dans la ville...

JULLIEN.

Et vous voulez partir seul, monsieur le chevalier? Mais vous n'y pensez pas sérieusement : les routes ne sont pas sûres par le temps qui court; on parle de choses sinistres... Tenez... pas plus tard qu'avant-hier, un homme qui revenait de Valence, sur une mule, a été dévalisé et fort maltraité, dit-on.

LE CHEVALIER, impatienté.

Sur une mule, c'est possible, mais à cheval...

JULLIEN.

Ah! oui... à cheval, et quand on est amoureux on est à l'abri de tout danger; voilà ce que vous voulez dire, comme si les voleurs ..

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Eh oui! je suis amoureux, tu le sais bien. Je pars, je vais trouver maître Pierre dans sa chaumière et je lui demande à deux genoux, s'il le faut, de m'accorder la main de sa fille Catherine.

JULLIEN.

Monsieur le chevalier, pardonnez-moi la liberté que je prends,

mais je n'y tiens plus. Il faut que je vous parle à cœur ouvert. Je vous ai connu presque enfant, moi; que de fois je vous ai vu jouer ici, dans cette même galerie où nous sommes, avec votre cousine, mademoiselle Diane!... Vous l'aimiez bien alors... et maintenant que vous êtes officier de chevau-légers, avec toute la raison que comporte votre grade... au moment où se font les préparatifs de votre mariage avec votre cousine, qui est bien la personne la plus accomplie que l'on puisse voir, vous devenez tout d'un coup amoureux d'une jeune fille que vous rencontrez ici... Vous voulez l'épouser, une simple bergère, une fille des champs! Oh! qu'il faut que l'égarement d'un cœur sensible comme le vôtre soit grand, pour...

LE CHEVALIER, vivement.

Mais comment veux-tu, mon bon Jullien, qu'un homme qui a le délire raisonne avec calme?... La première fois que j'ai vu Catherine, je me suis senti fatalement entraîné vers elle... Son ingénuité, sa candeur m'ont séduit; sa pauvreté même la rend plus adorable à mes yeux... Oui, elle sera heureuse, et c'est moi qui serai cause de son bonheur... Comprends-tu bien cela? (Air de doute de Jullien) Je l'adore de toutes les forces de mon âme... J'adore Catherine, et cependant je tremble quand je lui parle, et elle, de son côté, se trouble, balbutie... Oh! c'est là le véritable amour... Ma décision est irrévocable...

JULLIEN.

Et dans quelque temps le *Mercure de France* annoncera le mariage de M. le chevalier d'Aubignan avec la fille de maître Pierre, un paysan de la vallée de Quint.

LE CHEVALIER.

Eh bien, oui, j'épouserai la fille de maître Pierre.

JULLIEN.

De maître Pierre, le plus honnête homme, le plus estimé du pays, mais aussi l'un des moins riches : il a douze enfants.

LE CHEVALIER.

Qu'importe!... Il aura un enfant de plus, voilà tout.

JULLIEN.

Vous serez le treizième...; un joli nombre!

LE CHEVALIER.

Je te permets de plaisanter, Jullien, parce que je sais que tu m'aimes, mais rien ne pourra changer ma résolution .. Serais-je donc bien malheureux de vivre au milieu des montagnes, sous le toit d'une chaumière, avec celle que j'aime ?

JULLIEN.

Et un officier qui maniait si bien l'épée portera la houlette ! Quel tableau touchant et patriarcal ! Voilà bien des histoires romanesques qui traversent votre cerveau. Mais croyez-vous, monsieur le chevalier, qu'elles soient du goût de monsieur votre père, et que quand il apprendra toutes ces aventures, il ne vous enverra pas sa malédiction avec l'ordre de rejoindre sans délai votre régiment? Voilà assurément le moins qui puisse vous arriver.

LE CHEVALIER.

Ah! je sais que j'ai tout à craindre de la colère de mon père! Eh bien, puisque tu ne me donnes pas le moyen de partir, rends-moi au moins le service d'aller trouver M. Rigaud de ma part... c'est un homme de bon conseil...

JULLIEN.

Je le crois bien !

LE CHEVALIER.

Un homme d'esprit, un poëte.

JULLIEN.

Qui sera de l'Académie... Tous les écrivains de talent y arrivent.

LE CHEVALIER.

Il trouvera peut-être un moyen... Tu lui diras que je le prie d'écrire à mon père... Mais cours donc, Jullien, il y va du bonheur de ma vie...

JULLIEN.

Dans un instant je serai chez M. Rigaud. (Il se dirige vers la porte du fond.)

SCÈNE IX

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, JULLIEN.

LA MARQUISE, entrant par la porte de gauche, tenant une lettre décachetée à la main.

Chevalier, j'ai besoin d'avoir un entretien avec vous, restez. Jullien ; allez, je vous prie, chercher Catherine dans sa chambre; conduisez-la dans la bibliothèque, où ma fille l'attend. (Jullien sort.)

SCÈNE X

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Je viens de recevoir une lettre de votre père... Il est toujours à Chambéry, où vous lui avez écrit il y a quelques jours; il me demande de lui répondre par le retour du courrier... et de lui dire si vous avez encore votre bon sens... Votre lettre lui a paru... disons le mot... insensée... Parlez-moi franchement : est-il vrai que vous soyez dans l'intention de renoncer au mariage que vous veniez conclure ici ? J'ai le droit de vous demander des explications; il serait étrange, pour ne pas dire plus, que vous voulussiez rompre, en ce moment, des engagements que ma fille et moi avons dû croire sincères.

LE CHEVALIER.

Je me jette à vos pieds, ma tante, pour vous demander mon pardon : je suis coupable... bien coupable... je ne puis épouser ma cousine Diane.

LA MARQUISE, se contenant.

Et d'où vient ce changement subit, mon beau neveu? Comment se fait-il, qu'au mépris de toutes les convenances, vous trahissiez la parole que vous nous aviez donnée?... S'il existe des liens coupables que vous ne puissiez rompre, pourquoi avez-vous recherché une union qui allait faire la joie de nos deux familles?

LE CHEVALIER.

Il n'existe, madame, aucun des liens que vous supposez exister... Ce soupçon m'offense... Je ne serais pas capable, croyez-le bien, d'une pareille lâcheté. J'éprouve un amour violent, irrésistible, pour une pauvre jeune fille que le hasard m'a fait rencontrer... Je sens que je ne pourrai jamais vivre heureux sans elle... Je n'ai point la force de lutter contre cet amour, que vous pouvez bien appeler insensé, mais auquel nulle force humaine ne pourra me faire renoncer.

LA MARQUISE.

Très-bien, chevalier, mais j'admire comme cette passion romanesque s'est déclarée tout d'un coup. Serait-ce dans les romans de mademoiselle de Scudéry, qui sont, je pense, encore à la mode à Paris, que vous avez puisé ces sentiments exaltés? Peut-être avez-vous fait dans le pays de Tendre un de ces voyages que faisaient si bien autrefois les précieuses de l'hôtel de Rambouillet. (Avec affectation.) Combien de temps vous êtes-vous arrêté au village des Petits-Soins, après avoir traversé la mer d'Indifférence, pour arriver par la ville des Soupirs au château de Félicité?... Mais enfin, de quelque folie que vienne cet amour, faites-moi connaître celle qui en est l'objet, celle que vous préférez à ma fille.

LE CHEVALIER.

De grâce, ma tante, laissez-moi partir, ne me demandez pas le nom de celle que j'adore...

LA MARQUISE.

Mais j'ai bien le droit, ce me semble, d'être un peu curieuse dans cette circonstance; je ne puis me résoudre à renoncer à savoir le nom de votre belle... Il est probable que c'est celui

d'une des bourgeoises de cette ville. On dit qu'il y en a de fort jolies... Non... ah! mais j'y pense, auriez-vous lu l'*Astrée*, ce roman si pastoral et si ennuyeux de M. d'Urfé?... Rien qu'à le lire on se sent pris du goût de la vie champêtre... Que ces bergers des bords du Lignon sont heureux!... et ces bergères, conduisant de petits moutons bien blancs ornés de fleurs, paraissent les bergères les plus heureuses du monde! Quelles bergères et quels bergers!!! Est-ce que cette vie des champs aurait des charmes pour vous? Est-ce là que seraient vos amours?

LE CHEVALIER, bas, avec dépit.

Ce persiflage, quel supplice! Elle sait tout.

LA MARQUISE, regardant le chevalier, bas.

Il se trahit, c'est elle... (Haut.) Parlons sérieusement, mon cher neveu, car mon cœur de mère a fort à souffrir dans tout ceci, et je ne me sens pas le courage de plaisanter plus longtemps. Votre père attend une réponse de moi... que dois-je lui dire? J'en appelle à tous vos bons sentiments, je vous demande en son nom de me faire connaître celle pour qui vous allez sacrifier, par une mésalliance, votre position et votre avenir...

LE CHEVALIER, embarrassé.

C'est... Catherine.

LA MARQUISE.

Je le savais... Partez maintenant, allez rejoindre votre père à Chambéry... Des chevaux de poste seront à vos ordres dans un instant. Adieu... (Elle sort. Le chevalier reste atterré, la tête plongée dans ses mains. Il la relève lorsqu'il entend Jullien qui arrive par la porte de droite en soutenant Catherine, qui est très-pâle.)

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, JULLIEN, CATHERINE. Catherine porte un costume de jeune bourgeoise de l'époque.

CATHERINE, apercevant le chevalier.

Ah!!! lui!!! encore lui!!! toujours lui!!! (Elle refuse d'avancer.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Jullien supplie par gestes le chevalier de ne pas rester dans la galerie. Le chevalier se retire lentement et sort. Catherine très-émue, toujours soutenue par Jullien.) Mon cœur se brise... j'ai froid... D'où viennent ces tristesses qui m'accablent .. ces pressentiments qui m'effrayent ?... J'ai peur... Suis-je donc coupable?

JULLIEN.

Au nom du ciel, calmez-vous, Catherine. Pourquoi vous croiriez-vous coupable? M. d'Aubignan vous aime, mais...

CATHERINE, l'interrompant, avec exaltation.

Il m'aime... Vous dites qu'il m'aime!.. Et mademoiselle Diane!... (Saisie d'effroi.) Oh! mon Dieu!... mais n'entends-je pas le son des cloches de l'église?... Elle et lui... à genoux... devant l'autel... Ah! c'est lui qui est coupable!... (A Jullien, d'un ton suppliant.) Oh non, il ne peut pas être coupable... Il est fou, n'est-ce pas ? (Après un silence, attendant la réponse de Jullien, avec force.) Mais dites-moi donc qu'il est fou!...

JULLIEN, effrayé et balbutiant.

Oui, il est fou, il est fou d'amour... Vous ne pouvez comprendre cela, vous, ma pauvre enfant .. Le cœur que Dieu a donné aux hommes est bien fragile... il suffit d'un rien pour le briser... On se rencontre sans se chercher... et puis... l'on s'aime sans le vouloir... (Il est très-ému.) Voilà comme ça arrive.

CATHERINE.

Je mourrai de douleur, je le sens... Tout le monde ici va m'accuser d'ingratitude, et cependant quel reproche ai-je mérité?... Il m'aime!!... oh mon Dieu!!...

JULLIEN.

Catherine, venez avec moi; mademoiselle Diane vous attend dans la bibliothèque... venez...

CATHERINE.

Mais vous voyez bien que je ne puis y aller... Que dirais-je?... Je deviens folle... Il faut que je quitte cette maison, où je n'aurais

jamais dû entrer... Je pars... Adieu... (Elle sort en courant. En sortant par la droite, elle tombe dans les bras de Diane qui vient de paraître à la porte. Elles disparaissent toutes les deux. Jullien reste seul un instant, plongé dans la douleur et l'étonnement.)

SCÈNE XII

LA MARQUISE, JULLIEN.

LA MARQUISE, entrant par la porte à gauche.

Jullien, j'ai fait demander M. Rigaud, j'ai à lui parler; donnez des ordres pour qu'il soit introduit aussitôt qu'il sera arrivé... Mais qu'avez-vous ? que se passe-t-il donc? Vos traits sont bouleversés.

JULLIEN.

Mon Dieu, je n'ai rien, je venais dire à madame la marquise que Catherine est un peu souffrante et qu'elle ne peut se rendre dans la bibliothèque.

LA MARQUISE.

Je sais tout, il est inutile de chercher à me rien cacher. M. Rigaud va venir, je le prierai de reconduire Catherine chez son père... Sa présence ici a fait bien du mal... involontairement de sa part, je le sais, mais enfin elle ne peut rester chez moi plus longtemps et je veux qu'aujourd'hui même... (M. Rigaud paraît à la porte.) Ah ! enfin voici M. Rigaud...

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, JULLIEN, DAVID RIGAUD.

DAVID RIGAUD, très-sérieux.

Je me rends à vos ordres, madame la marquise. Je suis informé du sujet dont vous avez à m'entretenir. Déjà certains bruits

commencent à circuler dans la ville... On dit que le chevalier veut rompre le mariage auquel vous aviez consenti, et qu'il se serait follement épris de Catherine, la fille de mon ami Pierre, que vous aviez si gracieusement accueillie dans votre hôtel. Je connais assez les nobles sentiments de M. le chevalier d'Aubignan pour pouvoir espérer qu'il suffira de quelques observations pour le ramener à des idées plus raisonnables ; une explication est nécessaire; ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de le faire venir ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'allais proposer... Jullien, allez prier mon neveu de venir me parler. (Jullien sort.)

DAVID RIGAUD.

Je ne sais comment m'expliquer une pareille extravagance, et ne puis concevoir comment une passion aussi insensée a pu se déclarer dans son cœur. Pauvre Catherine! je suis prêt à partir avec elle et à la reconduire à son père. Mais qu'arrivera-t-il? Dieu seul le sait... Le chevalier est exalté. (Mystérieusement.) Il a parlé, dit-on, de se tuer. Quel événement affreux, si une pareille résolution... Éloignons cette pensée... L'affaire est délicate... Assurément il ferait un bien mauvais mariage, mais enfin...

LA MARQUISE, avec reproche.

Un mariage! y pensez-vous?

DAVID RIGAUD.

Ce serait cependant le seul moyen peut-être d'éviter de grands malheurs...

LA MARQUISE.

Ne me parlez pas, monsieur Rigaud, d'un mariage qui serait une mésalliance... Mon frère n'y consentirait jamais, pas plus que moi.

SCÈNE XIV

LA MARQUISE, DAVID RIGAUD, LE CHEVALIER, entrant suivi de JULLIEN.

LE CHEVALIER.

Ma chère tante, pardonnez-moi, je vais partir... J'irai me jeter aux genoux de mon père... je l'implorerai... il me verra fou, et comprendra que le seul moyen de guérir ma folie, c'est de m'autoriser à épouser Catherine : je ne puis vivre sans elle... Ne me repoussez pas.. Dois-je dire à mon père que vous êtes impitoyable ?...

LA MARQUISE.

Si un éclair de raison pouvait traverser votre cerveau en ce moment, vous comprendriez, mon cher chevalier, qu'il est tout naturel que je m'oppose à cette mésalliance. Comment ! un d'Aubignan épouserait Catherine, la fille de maître Pierre ! !

DAVID RIGAUD, souriant.

Eh ! eh ! la fille de maître Pierre, un des nobles de cette province... Non, madame la marquise, il n'y aurait pas de mésalliance. (Étonnement général.)

LA MARQUISE, stupéfaite.

Mais comment cela ? Expliquez-vous, monsieur Rigaud.

DAVID RIGAUD.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, eut lieu, dans cette même galerie, une réunion des gentilshommes de la province, à la suite de laquelle M. le gouverneur fut nommé délégué de la noblesse à l'assemblée de Saint-Marcellin... Il se trouvait à cette réunion, au milieu des représentants des plus nobles familles du Dauphiné, un simple paysan, venu à pied, le bâton à la main, des montagnes du pays de Quint : c'était le père de Catherine.

LA MARQUISE, rappelant ses souvenirs.

M. Pierre Bouliane, en effet...

DAVID RIGAUD.

Ces Bouliane sont nobles; ils ont été anoblis par le roi Louis XI, pendant son séjour dans notre province. N'étant encore que Dauphin, il fut attaqué par un ours au milieu d'une forêt; il ne dut son salut qu'au courage de deux habitants de la vallée de Quint, Bertrand Bouliane et Claude Richaud, qui, lui aussi, reçut des lettres de noblesse... Cette famille est nombreuse, c'est presque une tribu; elle cultive ses terres et vit du fruit de son travail... Pierre est le chef de cette famille honorable; il n'est guère connu que sous le nom de maître Pierre dans la contrée qu'il habite. Là, il vit content de son sort; le labeur est rude, mais il a de nombreux enfants pour lui venir en aide. Rien ne fait deviner, dans sa modeste demeure, sa noble origine; ses parchemins reposent au fond de quelque vieux bahut, et ses armoiries, des armes parlantes qui rappellent le fait pour lequel elles ont été octroyées *, et qui feraient une bien triste figure sur ses meubles vermoulus, n'apparaissent nulle part; aussi, quand par hasard un grand seigneur, égaré dans une partie de chasse, entre dans cette chaumière pour y demander l'hospitalité, il ne peut se douter que maître Pierre aurait le droit de le traiter en égal...

LA MARQUISE.

Vous me rappelez des faits qui, au moment de la réunion pour l'élection d'un délégué de la noblesse, occupèrent tous les esprits et que je n'ai pas oubliés; personne ne put voir alors, sans émotion, le chef de la noble famille Bouliane venir prendre place, dans le simple costume des paysans de nos montagnes, au milieu des plus riches seigneurs du Dauphiné; par une courtoisie bien naturelle, tous les honneurs furent pour lui, chacun était jaloux de donner des preuves de son estime à un homme qui sait supporter, avec tant de dignité, la mauvaise fortune. (Un laquais vient parler bas à Jullien et se retire.)

JULLIEN, s'avançant.

Madame la marquise, la chaise de poste est prête, elle entre dans la cour de l'hôtel.

---

* D'azur à la patte d'ours d'or, mise en bande.

LE CHEVALIER, à la marquise.

Il faut donc que je parte... vous l'ordonnez.

LA MARQUISE.

Non, vous ne partirez pas. (A Jullien.) Jullien il faut vous rendre, sans perdre de temps, au village d'Omblèze, vous mettrez ma voiture à la disposition de M. Pierre Bouliane pour l'amener ici, en lui disant que j'ai le désir de le voir le plus tôt possible. (Jullien s'incline et sort.) Tout s'arrange à souhait pour vous, chevalier. Puisque Catherine appartient à une famille anoblie déjà depuis deux siècles, je crois pouvoir être sûre du consentement de votre père; quant à moi, je suis toute disposée embrasser ma nièce de bon cœur... mais obtenez de votre cousine Diane le pardon des torts que vous avez eus envers elle. (Avec un air de reproche.) Car en vérité... (Le chevalier s'approche d'elle et lui baise la main avec respect.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, DIANE et CATHERINE, entrant par la droite.

Catherine est appuyée sur le bras de Diane.

DIANE.

Ma mère, nous étions là... nous avons tout entendu... Promettez-moi que Catherine sera votre nièce la plus chérie, c'est mon vœu le plus cher et c'est... mon dernier vœu... car pour moi, ma mère, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, c'est de me permettre de me retirer au couvent de Sainte-Colombe.

LA MARQUISE.

Diane, mon enfant, ne me parle pas de séparation... en ce moment.

CATHERINE.

Accordez-moi, ô ma bienfaitrice, la faveur de vous suivre dans

cette retraite... Vous quitter pour toujours!... oh ! cela est impossible.

DIANE.

Il le faut, ma chère Catherine. Chacun a sa destinée ici-bas... la mienne est de vivre loin du monde et de prier Dieu... Je prierai bien pour toi... (En regardant le chevalier avec un sentiment de reproche, de regret et de résignation.) Je prierai pour vous deux... (Elle tombe, épuisée par ce dernier effort, sur un fauteuil ; Catherine se jette à ses genoux.)

Paris, 10 janvier 1863.

NOTICE

SUR LES FAMILLES BOULIANE ET RICHAUD, ANOBLIES EN 1444, PAR LE DAUPHIN LOUIS (LOUIS XI).

« Louis, Dauphin, fils du roi Charles VII, et roi après lui, onzième du nom, se voyant dans un age qui le rendoit capable de commander, et se lassant d'obéir, passa en Dauphiné, et là, sous le prétexte que cette province avoit été transportée au fils aîné de France et nullement à la couronne à laquelle ne pouvoit jamais être unie que lorsque l'Empire le seroit (*sic*), il se fit reconnoître pour seul et légitime prince du Dauphiné, indépendamment du roi son père, en 1444. » (*Dictionnaire du Dauphiné* de Guy Allard, publié par H. Gariel, conservateur de la bibliothèque de la ville de Grenoble, 1864.)

Parmi les noms de ceux qu'il anoblit pendant son séjour dans la province, et n'étant encore que Dauphin, figurent un Claude Richaud et un Bertrand Bouliane.

« Il y a une étroite union entre la race de Richaud et celle de Bouliane, elles habitent au même lieu, ont les mêmes titres et les mêmes armes, et tous intérêts sont communs entre elles. » (Chorier, *Estat politique de la province de Dauphiné*, 1671.)

Les armes de ces deux familles sont : d'azur à la patte d'ours, mise en bande. — Ces armes parlantes rappellent ce fait que le Dauphin, surpris par un ours dans une forêt du Dauphiné, fut sauvé du danger qu'il courait par un Richaud et un Bouliane qui se précipitèrent sur l'animal et le tuèrent à ses pieds.

« A peine ceux de cette famille sortent de leur village, dit Guy Allard en parlant des Richaud; ils s'y marient souvent dans la

famille et souvent avec celle de Bouliane, qui n'est ni plus riche ni plus ambitieuse que celle-ci. On peut dire de l'une et de l'autre : »

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis
Et qui de leur toison voit filer ses habits;
Qui ne sait d'autres mers que la Marne ou la Seine
Et croit que tout finit, où finit son domaine.

Dans l'assemblée générale des trois ordres de la province de Dauphiné, tenue à Romans, par permission du roi, le 10 septembre 1788, on comptait du côté de la noblesse quinze Bouliane et vingt-sept Richaud. (Élections de Montélimart, — Valence et Vienne.)

A l'assemblée des trois ordres tenue au château de Vizille, le 21 juillet 1788, assistaient pour la noblesse deux Bouliane et quatre Richaud.

NOTICE SUR DAVID RIGAUD

MARCHAND DE LA VILLE DE CREST

« David Rigaud, poëte, naquit vers le commencement du XVIIIe siècle, non pas à Crest, ainsi que l'ont écrit tous nos historiens, mais à Crupies, petit village situé près de cette ville. C'est lui-même qui nous l'apprend par son épitaphe imprimée dans l'un de ses recueils de poésies :

Crupies fut mon lieu de naissance
Le Crest celui de mon séjour,
Et quatre lieues à l'entour
Ma familière cognoissance,
Où j'ai acheté et vendu
Tantot gaigné, tantot perdu ;
Et comme à la fin tout décline
Mon corps icy gît à l'envers
Mon ame à la grace divine
Et l'Europe chante mes vers.

David Rigaud fit de très-belles affaires, et au moment où ses poésies nous révèlent son existence, on le voit gros marchand, fort content de lui-même, faisant des vers par passe-temps et assez riche pour commettre une folie, dont certes il se fût bien gardé au temps de sa jeunesse, celle de se faire imprimer à ses frais. Cet excellent homme, ayant été pris de la manie de rimer, s'y livrait à propos de tout avec la plus intarissable fécondité ; il en poursuivait ses voisins, ses amis, leurs femmes et leurs enfants ; il n'est pas jusqu'à l'impromptu qu'il ne se permît de temps à autre, tout en faisant l'article à ses pratiques. — Rigaud se regardait sérieuse-

ment comme un grand poëte ; la fin de l'épitaphe que nous avons rapportée :

Et l'Europe chante mes vers,

suffit pour donner la mesure de son immense confiance en ses talents poétiques. Il faut dire aussi que ses voisins et amis ne lui épargnaient pas les compliments et ne contribuaient sans doute pas peu à l'entretenir dans ses égarements d'amour-propre. Les grands seigneurs de Crest eux-mêmes, les Saint-Ferréol, les Pluvinel, les La Tour Gouvernet, qui n'étaient pas sans se connaître en beau langage et en belles manières, prétendaient trouver ses vers fort beaux, et en accueillaient les dédicaces avec empressement. »

(*Biographie du Dauphiné* 1860.
par Adolphe Rochas, avocat.)

« Les vers, c'est une monnaie à lui, et il n'en est pas avare ; il en donne à ceux qui en veulent, et même à ceux qui n'en veulent point *. Le dialogue insipide entre l'auteur et M. Vincent, qui ne crut pas déroger à ses magistrales fonctions en rimaillant cent cinquante pages sur une méchante cigale, interminable kirielle fastueusement décorée du titre de poëme, plate et ennuyeuse rapsodie où l'on cherche inutilement *les merveilleuses conceptions* qu'il promet et terminant le volume, complète bien heureusement tout le bagage littéraire de notre poëte crestois. »

---

* Grands hommes de petite ville, par M. Brun-Durand, de Crest. — Extrait de la *Revue des Alpes*. Juin 1860.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de David Rigaud sont de la plus grande rareté. Son premier recueil de poésie a pour titre :

Les Œuvres poétiques du sieur David Rigaud, marchand de Crest. A Lyon, chez Claude Rivière, en la rue Tupin. 1637, in-8° de 104 pages.

M. Rochas (*Biographie du Dauphiné*) dit que M. Long, de Die, possède ce recueil dans sa riche collection.

On trouve ce volume à la bibliothèque de Lyon sous le numéro (0,153=17583).

Le second recueil nous est complétement inconnu, nous savons seulement qu'il existe; Rigaud en parle dans la préface du suivant, qui est le plus connu des trois.

Recueil des Œuvres poétiques du sieur David Rigaud, marchand de la ville de Crest en Dauphiné, avec le poëme de la Cigale, autant merveilleux en ses conceptions qu'en sa suite. Lyon, Cl. la Rivière, 1653. in 8°. Rue Mercière, à la Science.

Ce recueil, à la vente de M. Solar, a été adjugé au prix de 215 francs.

Les *Œuvres de Rigaud* figurent sur les catalogues de la bibliothèque Impériale et de la bibliothèque de l'Arsenal, mais il est impossible de retrouver cet ouvrage dans ces bibliothèques.

Voici quelques-uns des titres des pièces de vers de David Rigaud.

PREMIER RECUEIL

Responce à un certain homme de pratique qui se plaignoit de la toile que je luy avois vendue.

Aux marchands de Die sur la desbauche qu'ils firent le jour des Innocens.

A M. de Peines sur les vers qu'il m'envoya lorsque je lui envoyai demander de l'argent.

A un certain poëte qui se mesprit, croyant entrer dans ma chambre et entra dans celle de M. Richard, avocat.

Requeste à nos seigneurs du Parlement sur le refus qu'on fait des liards en Daulphiné.

A M. le baron de Montéson sur le départ des demoiselles de Talon de la ville de Crest.

A M. de Chabreilhan.

A monseigneur de Talon, à son entrée dans la ville de Crest venant établir le cadastre.

Discours que tiennent les paysans qui veulent vendre leur vin et ne peuvent être d'accord avec ceux qui lèvent l'impôt.

Plaintes de MM. d'Aouste aux capitaines de dragons qui ont logé chez eux en mars 1637.

Sur l'importunité que donne le bruit d'une cloche à un verrier qui demeure joignant le clocher.

Ce premier recueil est dédié à M. de Saint-Ferréol, seigneur de Divajeu et Lambres, gouverneur de Die.

TROISIÈME RECUEIL

Dédicace à très-haut et puissant seigneur messire René de la Tour Montauban, maréchal de camp dans les armées de Sa Majesté.

A M de Brette, sur le mal qu'il se fit à la main en tirant un fuzil.

Sur des muscats que j'ai donné (*sic*) à madame d'Eurre.

Responce à l'épitaphe que m'a fait M. d'Audifred sur le rapport que lui fit Des Marests que j'étois mort, et c'estoit Rigaud, le serrurier.

Sur le faux bruit qu'on fit courir qu'on avoit fait creuser des mines et trouvé des bayonnettes en divers lieux de la province et dans ma maison.

A un gentilhomme qui me promettoit de faire voir mes vers au roy.

A un advocat qui me demandait de la toile à crédit ou que je la luy donnasse.

Plaidoyer de diverses personnes estropiées. (La meilleure pièce de David Rigaud.)

A un homme qui faisoit cave de son grenier et grenier de sa cave.

A des paysans qui vouloient changer un mouton pour un aigneau et n'estoient pas d'accord.

Sur la montre au soleil faicte à Crest l'an 1643.

Lettre à maistre Adam, poëte et menuisier à Nevers.

Interrogats faicts à un écho de rocher, avec ses responces.

Remerciement à monseigneur le duc de Lesdiguières, sur la sauvegarde qu'il luy a pleu m'octroyer.

A monseigneur de Seve, conseiller du roy en son conseil d'État et privé, intendant de la justice, police et finances, en Dauphiné, à son arrivée à Crest l'an 1641.

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN